

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 36 (1948)
Heft: 149

Artikel: Charpentier ou maçon? Note sur le métier de Jésus
Autor: Lombard, Émile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARPENTIER OU MAÇON ? NOTE SUR LE MÉTIER DE JÉSUS

On lit dans toutes nos versions françaises de la Bible que les gens de Nazareth, ayant entendu Jésus enseigner dans leur synagogue, s'étonnaient de sa sagesse et de ses miracles, et disaient : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? » Telle est la leçon de saint Matthieu (xiii, 55). Celle de Marc est un peu différente : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie ? » (vi, 3). Le commun des lecteurs ne voit d'ailleurs pas de difficulté à accorder les deux textes. Vivant sous le toit de Joseph avec Marie, il est naturel que Jésus ait appris dès son enfance le métier de Joseph. Quant à la nature de ce métier, elle paraît suffisamment indiquée par le mot de charpentier, employé dans nos Bibles pour rendre le mot grec *téktōn*.

Mais la justesse de cette traduction a été contestée dans des ouvrages dont l'un du moins, celui du pasteur Ludwig-L. Schneller, *Connais-tu le pays*, a eu beaucoup de lecteurs⁽¹⁾. L'auteur, dont le père dirigea l'orphelinat syrien de Jérusalem, et qui lui-même exerça le saint ministère à Bethléem, déclare que *tektōn* signifie proprement « celui qui construit la maison ». Or, dit-il, « en Terre sainte, les habitations, celles du moins du haut pays, sont en pierre des fondations jusqu'au toit ». Il faut donc, d'après lui, rendre ce mot par « constructeur » ou par « maçon ». Plus loin, Schneller a sous ce titre : « Le maçon », un chapitre où il s'efforce de montrer que les paraboles de Jésus sont d'un homme qui avait manié la truelle et le marteau. Même affirmation dans l'ouvrage d'Alexandre Westphal, *Jésus de Nazareth d'après les témoins de sa vie*⁽²⁾. On y lit : « Joseph

(1) Traduit sur la 19^e édition allemande par John Jaques. Voir p. 8-9, 51 et ss.
(2) Lausanne, 1914. Voir t. II, p. 121, 125, 129, et *passim*.

n'était pas charpentier ; il n'y a pas de charpentier en Palestine, tout est en voûtes et en terrasses. Et c'est pourquoi Jésus ne prend jamais ses exemples dans le travail du bois et les prend constamment dans le travail de la pierre. » Jésus est donc le « fils du constructeur » ; ayant succédé au patron défunt, il est appelé lui-même « le constructeur ». Westphal aime à dire : « Le jeune architecte de Nazareth ».

Ces arguments ont paru décisifs à Frank Abauzit, traducteur de William James et auteur d'un essai de philosophie religieuse, *l'Enigme du monde et sa solution selon Charles Secrétan* (1). Il les développe dans une note à la fin de cet ouvrage et s'en autorise, dans le corps de celui-ci, pour présenter Notre-Seigneur en ces termes : « Un simple ouvrier, un jeune maçon ». Cela sonne mieux aujourd'hui que « jeune architecte », qui est bien bourgeois.

D'autres auteurs, des théologiens, sans rejeter le terme de charpentier, pensent qu'il faut en élargir beaucoup la signification. Un bel exemple de cet élargissement se trouve dans la Bible publiée à l'occasion du centenaire de la Société biblique de Paris (2) (note sur Marc vi, 3) : « Le métier de Jésus correspondait à la fois à celui de maçon, de charpentier, de menuisier et de forgeron ». Ce dernier mot est amené par le *faber* de la Vulgate, terme dont nous reparlerons.

Laissant de côté pour le moment ces solutions conciliatoires, voyons un peu ce qu'il faut penser des objections qu'on élève contre la traduction courante et contre la notion qu'elle entretient dans nos esprits. C'est un point d'importance secondaire. Il a cependant son intérêt pour nous. Et toujours, quand on traite de la vie terrestre du Sauveur, on s'aperçoit que les questions réputées les plus petites touchent à d'autres qui ne sont pas si petites que cela.

N'ayant pas la compétence d'un spécialiste en philologie, j'ai utilisé de mon mieux, pour mon enquête, les ouvrages de référence où la science des grands philologues est monnayée à l'usage des chercheurs de moindre rang. Il m'a été possible de consulter l'œuvre maîtresse d'Hugo Blümner sur le vocabulaire et la technique des

(1) Paris, 1922. — M. Pierre Bovet (*Les chrétiens et la reconstruction du monde*, n° 8 des *Cahiers protestants*, 1943) s'est rangé à l'opinion d'Abauzit. Mais je tiens de lui-même qu'il ne la soutiendrait plus.

(2) Le Nouveau Testament, publié sous la direction de Maurice Goguel et Henri Monnier, a paru séparément chez Payot (Paris, 1929).

arts et métiers chez les anciens⁽¹⁾. J'ai recouru aussi avec profit à la savante étude du R. P. Hildebrand Höpfl, *Nonne hic est fabri filius?*⁽²⁾

I

Une question de critique textuelle se pose tout d'abord. Le texte de Marc qui nous occupe, texte que nos éditions critiques donnent comme établi par l'accord des principaux témoins, mérite-t-il toute confiance? Pouvons-nous bien en faire état pour affirmer que Jésus a exercé lui-même la profession qui d'après Matthieu était celle de Joseph? On se le demande, en présence d'un passage du *Contra Celsum* (VI, 34, 36) qui semble inexplicable si Origène a lu, à cet endroit du second Evangile, ce que nous y lisons.

Les chrétiens, disait Celse sur le ton du persiflage, parlent de l'Arbre de la vie et de la résurrection de la chair par le Bois. « Cela vient, à mon sens, de ce que leur maître est mort sur une croix et était charpentier de son état ». A quoi Origène répond : « Il (Celse) ne voit pas que l'Arbre de la vie se trouve dans les livres de Moïse ; en outre il ne prend pas garde que nulle part, dans les Evangiles reçus par les Eglises, il n'est dit que Jésus ait été charpentier ».

Cette réponse a été expliquée de trois façons. Ou bien le savant docteur chrétien aurait eu un lapsus de mémoire. Ou bien il aurait pensé que, si les évangélistes rapportent les propos des gens de Nazareth, c'est sans y ajouter foi. Ou bien encore, il aurait eu sous les yeux un texte de Marc dans lequel, comme dans Matthieu, il était question de la profession de Joseph et non pas de celle de Jésus.

La première de ces explications est peu vraisemblable. Ayant à réfuter un adversaire du christianisme qui avait bien connu les Evangiles, Origène eût-il risqué son démenti sans s'assurer qu'il était juste?

La seconde n'a pas non plus une grande vraisemblance. Il devait être clair pour Origène, comme il est clair pour nous, que les évangélistes citent des paroles qui énoncent sous forme interrogative des faits de notoriété publique. L'incredulité des compatriotes de Jésus se prévaut de ces faits ; elle ne les invente pas. Le métier que Jésus exerce (qu'exerçait Joseph selon Matthieu) n'est pas plus

(¹) *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*. Leipzig, I, 1875 (2^e éd. 1912), II-IV, 1879, 1884, 1887.

(²) *Biblica*, vol. IV, 1923, p. 41-55.

sujet à contestation que le nom de sa mère, connue de tout le monde à Nazareth comme ses frères et ses sœurs. Si toutefois, en ce qui concerne la profession manuelle de Jésus, Origène avait cru pouvoir dissocier la rumeur populaire reproduite par Marc et l'idée propre de Marc, comment n'aurait-il pas senti le besoin, dans une controverse aussi serrée, de présenter cet argument en termes clairs, explicites, au lieu de se borner à cette dénégation sommaire : nulle part dans nos Evangiles il n'est dit que Jésus ait été charpentier ?

La troisième explication mérite mieux qu'on s'y arrête. Il existe en effet des manuscrits grecs où Marc vi, 3 se lit non pas « le charpentier, le fils de Marie », etc., mais « le fils du charpentier et de Marie ». Ce sont des minuscules, donc des témoins tardifs ; mais on sait qu'un manuscrit de date peu ancienne peut dépendre d'un archétype de valeur. Tel serait le cas des cursifs du groupe Ferrar, auquel appartiennent deux d'entre ceux qui ont la leçon dont nous parlons, les manuscrits 13 et 69. Elle se trouve aussi dans le manuscrit 33, très estimé des connaisseurs (on l'a appelé le roi des minuscules), et dans d'autres encore. Cette leçon, en outre, est appuyée par plusieurs manuscrits de l'ancienne version latine, antérieure à saint Jérôme (*fabri filius et Mariae*), ainsi que par les versions éthiopienne et arménienne et certains manuscrits de la Vulgate. Si Origène a eu sous les yeux et admis comme authentique un texte qui se présentait ainsi, il a pu faire de bonne foi la réponse que nous avons dite.

Cependant, Celse n'aurait pas tiré argument de ce métier qu'il jugeait méprisable, s'il n'en avait trouvé la mention quelque part, et où, sinon dans un texte de Marc pareil à celui de nos Bibles ? Qu'Origène connût cette leçon, mais la tînt pour fausse, on peut le supposer d'après les mots : « nulle part *dans les Evangiles reçus par les Eglises* ». Il semble toutefois qu'un peu plus de précision, alors, n'eût pas été de trop pour avertir ses lecteurs. Une autre supposition possible est que Celse, ne connaissant, en réalité, que la leçon « fils du charpentier », avait conclu de la profession du père à celle du fils. Cette conclusion assez naturelle, Origène la repousserait, s'en tenant à la lettre des textes. On avouera que, dans ce cas encore, sa réplique gagnerait à s'accompagner de quelque éclaircissement. Ainsi, même mis en rapport avec la variante que nous attestent certains manuscrits grecs et certaines versions, ce passage du *contra Celsum* ne s'explique pas d'une manière entièrement satisfaisante.

Néanmoins, d'après quelques savants ⁽¹⁾, le témoignage d'Origène vaudrait comme preuve que cette variante est conforme à la leçon primitive de Marc. Celle que nous donnent la plupart des témoins répondrait au désir de mettre le texte d'accord avec la croyance à la conception virginal. On ne peut pas nier à priori que cet endroit ait été modifié sous l'influence d'un souci de cette nature, souci bien superflu d'ailleurs, car Luc lui-même, après avoir relaté tout au long les circonstances miraculeuses de la naissance de Jésus, n'hésite pas à employer des expressions dont pouvaient se servir les gens étrangers au mystère de la Nativité (II, 33, 41). Mais il est beaucoup plus simple d'admettre que la forme la plus répandue du texte de Marc est aussi la plus ancienne, et que la variante dont on fait si grand état est due au besoin très couramment senti d'harmoniser les rédactions évangéliques. On aura retouché Marc d'après Matthieu ⁽²⁾.

II

Ainsi, à la question posée tout à l'heure, nous répondrons qu'on peut avec une très grande probabilité s'appuyer sur Marc VI, 3 pour affirmer que Jésus a bien exercé lui-même le métier désigné par le mot de *tektōn*. Que si, néanmoins, tout doute ne semble pas pouvoir être écarté quant à l'état premier de ce texte, il reste que Joseph était connu à Nazareth comme artisan ; et cela suffit, à défaut de toute autre preuve, pour qu'on pense que Jésus avait appris à gagner sa vie comme cet artisan la gagnait.

D'après les écrits talmudiques, les docteurs de la loi devaient exercer leurs fonctions gratuitement. Ceux donc qui n'étaient pas riches étaient obligés d'avoir un gagne-pain. On trouve dans une brochure de Franz Delitzsch, copieusement documentée, toute une liste de ces rabbins dont le métier est connu par le Talmud ⁽³⁾. Pour quelques-uns, il s'agit de professions que nous dirions libérales

⁽¹⁾ Ainsi MERX, *Die vier kanonischen Evangelien nach ibrem ältesten bekannten Texte*, II, 2, p. 49-50. — KLOSTERMANN, *Das Markusevangelium*, 2^e éd., p. 63.

⁽²⁾ Marc VI, 3 manque dans la Syriaque du Sinaï et dans la Syriaque de Cureton. Mais Merx s'autorise de la leçon qu'il trouve dans la version arménienne, apparentée à ces anciennes versions syriaques, pour affirmer que dans celles-ci Marc VI, 3 devait mentionner le père de Jésus à côté de sa mère. Si l'on admet la légitimité de cette inférence, on doit alors se souvenir que les critiques ont signalé dans la Sinaïtique et dans la Curetonienne un grand nombre de leçons harmonisantes.

⁽³⁾ *Jüdisches Handwerkerleben zur Zeit Jesu*, 3^e éd., 1879, p. 76 et ss.

(médecine, astronomie, architecture, chirurgie...) ; pour la plupart, d'occupations manuelles. On pouvait donc être un légiste de renom tout en étant cordonnier, tailleur, boulanger, pêcheur, bûcheron, corroyeur, poêlier, forgeron, potier, charpentier ; et je ne transcris pas l'énumération au complet. Le texte de Marc n'a cependant pas à être éclairé par l'analogie de ces cas ; l'état de *tektōn* ne fut celui de Jésus qu'avant son ministère public, et son enseignement, quand on put le comparer à celui des docteurs de la loi, se révéla tout différent. Les gens de Nazareth ne pensent pas du tout à l'exemple donné par des rabbins-artisans comme ceux du Talmud. Il leur paraît étrange et un peu scandaleux qu'un homme du commun, qu'ils ont vu travailler de ses mains comme tant d'autres, puisse enseigner et faire des miracles. Sentiment populaire, conforme à l'opinion qui s'exprime sous la plume de Jésus fils de Sirach (xxxviii, 24 à xxxix, 11).

Ce n'est pas qu'aux yeux du Siracide le travail manuel soit méprisable en soi. Il décrit complaisamment les occupations du graveur, du forgeron, du potier ; il admire l'habileté de tous les artisans et reconnaît que, sans eux, aucune ville ne pourrait se bâtir. Mais, pas plus que le cultivateur, qui « met son cœur à tracer des sillons et consacre tous ses soins à nourrir ses vaches », l'homme de métier ne peut s'adonner à la méditation de la loi du Très-Haut. Il n'en a pas le loisir ; de tout autres soucis l'absorbent. Sa prière même se rapporte à ses besognes temporelles. Acquérir la sagesse, se distinguer dans l'assemblée du peuple, avoir la science de la justice et du droit, c'est l'affaire du scribe, consacré à l'étude des secrets divins, et à qui Dieu dispense « l'esprit d'intelligence ». Telle est bien, avec l'amplification littéraire en moins, l'idée des compatriotes de Jésus, quand ils se disent l'un à l'autre : « D'où tient-il cela ? Quelle est la sagesse qui lui est donnée, et comment de tels miracles se font-ils par ses mains ? »

Une chose importante à noter est que les gardiens de la tradition juive ont toujours vu de bon œil la transmission des métiers de père en fils. On peut en croire M. Joseph Klausner, professeur d'histoire de la littérature hébraïque à l'Université de Jérusalem, auteur d'une vie de Jésus écrite d'abord en hébreu⁽¹⁾. Il note l'expression

⁽¹⁾ *Jésus de Nazareth, son temps, sa vie, sa doctrine*. Trad. par Isaac Friedmann et M. R. Laville. Paris, 1933. Voir p. 258-259, 343.

« charpentier et fils de charpentier » dans les traités *Aboda Zara* (Michna) et *Jebamot* (Talmud de Jérusalem), et rappelle à ce propos les passages du livre de Néhémie (III, 8, 31) où sont mentionnés comme ayant participé aux travaux de reconstruction les nommés « Ouzziel, fils de Haraya, [d'entre] les orfèvres », « Hanaya, fils de parfumeurs » (ou d'apothicaires), « Malkiya, fils d'orfèvres ». En hébreu « fils de » indique souvent, non pas le lien de parenté, mais l'affiliation corporative ; dans l'Ancien Testament, les « fils des prophètes » sont les membres d'une confrérie prophétique. Mais les deux choses peuvent naturellement aller de pair. Cela paraît être le cas pour Ouzziel, de la compagnie des orfèvres comme son père Haraya. M. Tony André, traducteur et interprète du livre de Néhémie dans la Bible du Centenaire, dit en note : « Les corporations d'artisans étaient organisées sur le modèle des clans, groupes de « frères » se réclamant d'un même ancêtre. Du reste les métiers étaient en général héréditaires. » Klausner nous apprend que dans un tombeau, près de Bethphagé, « on a trouvé une liste d'ouvriers juifs de l'époque du second Temple, dans laquelle les pères et les fils sont indiqués comme exerçant le même métier »⁽¹⁾.

Ce n'est pas là, bien entendu, un trait exclusivement juif⁽²⁾. Dans toutes les civilisations promises à la durée, la culture des aptitudes héréditaires, la formation des dynasties professionnelles jouent un rôle stabilisateur de première importance. Mais il est intéressant de constater que le Juif, dont l'action au sein des autres peuples est généralement subversive, dissolvante, ne néglige jamais ce qui assure la continuité de la famille et de la société juives.

Si donc nous n'avions que Matthieu XIII, 55, sans parallèle dans Marc, et de même s'il était prouvé, ce qui n'est pas le cas, que Marc ne disait primitivement pas autre chose que Matthieu, nous aurions cependant motif de penser que Jésus avait appris de Joseph, et

⁽¹⁾ *Op. cit.*, note de la p. 259. — A propos de Marc VI, 3, STRACK et BILLER-BECK (*Komm. zum N. T. aus Talmud und Midrasch*, II, p. 10) citent la Tosephta du traité *Kiddouschin*, qui fait un devoir au père d'apprendre un état à son fils comme de le circoncire, de lui enseigner la loi et de le marier, et la sentence du rabbi Juda (même traité dans le talmud de Babylone) : « Celui qui n'apprend pas un métier à son fils, c'est comme s'il lui apprenait le métier de brigand ».

⁽²⁾ Dans l'*Iliade* (V, 59), Phéclos, habile constructeur de navires, est appelé « fils de Tektôn, fils d'Harmonidès ». Note du traducteur (Collection des Universités de France) : « Ici comme en d'autres passages, l'aède forge à ses héros des noms qui correspondent à leur métier. Tecton signifie le *Charpentier*, et Harmon l'*Ajusteur*. » Preuve que l'idée de l'hérédité des professions est familière à l'auteur.

vraisemblablement exercé après lui (Joseph étant mort selon toute apparence avant l'époque où commença l'activité publique de Jésus), le métier de *τέκτων*. Quel est au juste le sens de ce mot ?

III

Ouvrons le gros *Dictionnaire grec-français* de Bailly. *Τέκτων* y est rattaché, comme *τίκτω*, *j'enfante*, et les mots du même groupe, comme *τέχνη*, *art*, et ses dérivés, à la racine TEK, qui signifie *produire*. Etymologiquement, logiquement, *τέκτων* peut donc se dire en général de tout artisan (c'est ce qu'on lit dans Hésychius : *πᾶς τεχνίτης*). Mais l'étymologie est une chose et l'usage une autre. Le sens que Bailly indique en premier, comme étant de beaucoup le plus fréquent, c'est : *ouvrier travaillant le bois, charpentier, menuisier*.

Pour Blümner⁽¹⁾, l'idée fondamentale qu'exprime *τέκτων* est celle d'un ouvrage fait avec une matière dure, qui garde sa dureté au cours de l'opération, ce qui n'exclut pas seulement les corps mous ou plastiques, la cire, l'argile, mais aussi proprement les métaux, qu'on amollit, qu'on liquéfie même en les exposant au feu. En principe Blümner admet avec Suidas qu'il peut s'agir soit du bois, soit de la pierre⁽²⁾; il emprunte à Homère des exemples de ces deux cas, la seconde catégorie étant à vrai dire, même là, fort peu représentée. Mais il constate que dans la littérature de l'âge classique et postclassique, le mot s'emploie presque uniquement pour désigner l'homme qui travaille le bois, cette notion embrassant d'ailleurs toutes les formes ou variétés de ce travail.

Passons en revue quelques-unes des références qui entrent en ligne de compte.

Blümner cite en tout deux textes homériques où *τέκτων* s'entendrait de celui qui taille la pierre ou s'en sert pour bâtir. Le premier parle de la belle demeure (habitation et cour) que les meilleurs *τέκτονες* de la Troade ont bâtie pour Pâris (*Il. VI*, 313-316). On peut bien penser que la pierre est entrée dans cette construction pour une bonne part. Pourtant, dans l'*Iliade* de la Collection des Universités de France, le traducteur ne remplace pas ici le terme de charpentier par un autre. Le second exemple est emprunté à la description de la lutte d'Ajax et d'Ulysse. Les héros s'empoignent : « On dirait les chevrons qu'un charpentier fameux (*κλυτός τέκτων*)

⁽¹⁾ *Op. cit.*, II, p. 165 et ss., 240 et ss.

⁽²⁾ SUIDAS: *κοινός τεχνίτης· δ λαοεύδος καὶ δ τῶν ξύλων εἰδήμων.*

assemble au haut d'une maison... » (*Il.* XXIII, 711-713) ⁽¹⁾. Si cette traduction est juste, comme il le semble, ce texte est à ranger bien plutôt du côté *bois* que du côté *pierre*.

Ailleurs Homère dit d'un homme frappé à mort qu'il croule, « comme croule un chêne, ou un peuplier, ou un pin élancé, que des charpentiers (*τέκτονες ἄνδρες*), de leurs cognées frais affûtées, abattent dans la montagne pour les transformer en quilles de nef » (*Il.* XIII, 389-391). Dans l'*Odyssée*, ce sont aussi les *τέκτονες* qui construisent les navires, en bois naturellement, et qui dressent les charpentes (IX, 126 ; XVII, 384).

Thucydide (VI, 44) raconte que le premier corps expéditionnaire envoyé d'Athènes en Sicile « était accompagné de trente bâtiments chargés de bagages et d'approvisionnements, qui transportaient aussi les boulanger, les maçons (*λιθολόγοι*), les *τέκτονες* et tout l'outillage nécessaire pour construire les fortifications ». Ces auxiliaires de l'armée qu'on distingue des maçons, en les nommant après eux, ne peuvent être que des charpentiers. La pierre et le mortier ne sont pas seuls employés pour les ouvrages de défense ou d'investissement ⁽²⁾.

Xénophon, dans sa description si animée de la concentration des troupes d'Agésilas à Ephèse, nous fait voir sur l'agora tous les ouvriers occupés à fabriquer des armes (*Hell.* III, 4, 17). Les *τέκτονες* sont nommés à côté de ceux qui travaillent les métaux et de ceux qui façonnent le cuir. Leur affaire à eux est donc le travail du bois (il en faut pour emmancher les lances, les javelots, etc.). De même dans les Mémorables (I, 2, 37) *τέκτων* s'oppose d'une part à *σκυτεύς*, cordonnier, de l'autre à *χαλκεύς*, forgeron.

La prédominance du sens *charpentier* ou *menuisier* est incontestable. Certains autres emplois du mot, sans même qu'on en cherche la justification étymologique, peuvent s'expliquer par une extension ou un glissement occasionnel du sens ordinaire. Dans l'*Iliade* (IV, 110)

⁽¹⁾ Traduction de Paul Mazon. Collection des Universités de France, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé.

⁽²⁾ Dans les Helléniques (IV, 4, 18), il est question d'un mur relevé grâce au succès d'une expédition faite par des troupes accompagnées de maçons et de charpentiers. Le traducteur des Classiques Garnier croit devoir, dans ce texte, rendre *τέκτονες* par *architectes*. Mais rien n'indique qu'il s'agisse de chefs techniques qui dirigeaient les maçons. Les deux termes rapprochés désignent ici également l'ensemble des hommes de métier qui font le travail d'une de nos compagnies du génie.
— Cf. BLÜMNER, t. III, p. 5.

un polisseur de cornes est appelé **τέκτων**. La corne est assimilée au bois. Ceux qui élèvent la charpente ont assez d'importance comme ouvriers du bâtiment pour que leur nom puisse être donné dans tel ou tel cas aux ouvriers du bâtiment sans distinction de travail.

Blümner⁽¹⁾ cite deux inscriptions de date tardive où **τέκτων** s'applique à des ouvriers en métaux. Ce cas est extrêmement rare, et chez les auteurs classiques à peu près inexistant. Il est vrai que dans un des Hymnes homériques, Aphrodite est louée d'avoir appris aux **τέκτονες** à faire des chars ornés ou bardés de bronze (*in Ven.* 12). Mais on voit justement que le métal n'est pas la matière unique de ce travail. C'est bien parce qu'on se servait surtout du bois en carrosserie que *carpentarius* a pu donner *charpentier* avec le sens qu'a ce mot dans notre langue. Une remarque pareille s'impose à propos de la luxueuse chaise longue sur laquelle s'installe Pénélope (*Od. XIX*, 53-56). Ce meuble semble être d'ivoire et d'argent. Mais il n'y avait généralement que de petits objets qui fussent fabriqués tout en ivoire⁽²⁾. Et ce meuble « fait au tour » (**δινωτή**) ne peut pas être d'argent massif. Le *tektōn* Icmalios l'a sans doute plaqué d'ivoire et d'argent. Cet artisan est un menuisier-ébéniste.

On fait de **τέκτων**, surtout en poésie, des usages figurés qui s'expliquent naturellement. On passe de l'artisan à l'artiste, de l'ouvrage matériel à l'œuvre de l'esprit. Nous disons forger une invention, piocher une science ; nous parlons d'un roman ou d'un drame bien charpenté. Je renvoie à Bailly pour les textes où **τέκτων** se dit non seulement du sculpteur, mais aussi du poète, voire du médecin, et même de l'instigateur d'une querelle, de l'auteur d'un mal. Cela ne change rien à ce qui regarde la terminologie des métiers. Epictète suit l'usage classique en disant : **τέκτονος ὕλη τὰ ξύλα**, « le bois est la matière du charpentier » (*Diss. I*, 15, 2).

Le résultat est le même si nous passons du terme en question à ses dérivés. **Τεκτάνειν**, c'est travailler le bois, fabriquer ou construire avec du bois (*Il. V*, 62), puis par extension fabriquer en général, créer, inventer, en mauvaise part machiner. Un texte de Platon (*Leg. VIII*, 846 E) oppose ce verbe à **χαλκεύειν**. Un autre (*Theag.*, 124 B) donne le nom de **τεκτονική** à la science « qui nous apprend à gouverner tous ceux qui manient la scie, la tarière, le

⁽¹⁾ *Op. cit.*, II, p. 165-166, et note.

⁽²⁾ *Ibid.*, II, p. 365-366.

rabet ou le tour ». C'est toute la charpenterie-menuiserie qu'évoque cette énumération d'outils.

On sait que les papyrus et autres témoins du grec extra-littéraire sont d'une grande utilité pour l'étude de la langue du Nouveau Testament. Ne négligeons donc pas de consulter le précieux répertoire de Moulton et Milligan⁽¹⁾. La signification de τέκτων est fort claire dans ce texte d'un papyrus de Fayoum (94 ap. J.-C.) : « Que les charpentiers posent les portes ». De même dans une lettre relative à un transport de bois, où il est dit que les frais sont à la charge du charpentier (268 ap. J.-C.). De même encore dans le rapport de la corporation des charpentiers d'Oxyrhinque (316 ap. J.-C.), au sujet d'un arbre qu'ils ont eu à examiner. Dans d'autres cas, la nature du travail n'est pas spécifiée. Mais de tels exemples confirment assurément la limitation ordinaire du sens du terme.

Une autre et importante confirmation en est donnée par la polémique de Celse. Pour lui, comme nous l'avons vu, une association se fait tout naturellement entre l'arbre de la vie, le bois de la croix, et la profession indiquée par le mot de τέκτων dans les Evangiles. C'est un fort argument en faveur de l'interprétation traditionnelle. Je m'étonne que le R. P. Höpfl, dans son docte travail, n'insiste pas sur ce point.

IV

La version dite des LXX se sert de τέκτων pour traduire l'hébreu שְׁתִּים, dont la signification n'est pas spécialisée comme celle du terme grec. La Concordance de Hatch et Redpath⁽²⁾ indique environ vingt-cinq passages où le mot figure une fois ou plus. Les traducteurs judéo-alexandrins usent souvent, conformément à l'original, d'un complément pour spécifier la matière du travail : airain (τέκτων χαλκοῦ, I Rois VII, 14) ; pierre (τ. λίθων, II Sam. V, 11) ; bois (τ. ξύλων, II Sam. V, 11 ; II Rois XII, 11 ; I Chron. XIV, 1 ; XXII, 15). Lorsque le mot, soit hébreu soit grec, n'a pas de complément, la traduction dépend pour nous du contexte, qui en général fait connaître la nature du métier. Dans I Sam. XIII, 19, où שְׁתִּים n'est suivi d'aucun déterminatif, les LXX sont en droit d'ajouter σιδήρου

(1) *The Vocabulary of the Greek Testament illustrated from the papyri and other non-literary sources*. Londres, 1930.

(2) *A Concordance to the Septuaginta and the other greek versions of the Old Testament*. Oxford, 1897.

à τέκτων. Les Philistins veulent empêcher les Israélites de fabriquer des épées et des lances ; la profession dont ils leur interdisent l'exercice est celle de l'ouvrier en fer, du forgeron. Nos traductions rendent Zacharie 1, 20 (hébr. II, 3) en ces termes : « Yahvé me fit voir quatre forgerons », quoiqu'on ne sache pas de quel outil, marteau ou cognée, ces exécuteurs de la sentence divine sont censés se servir pour abattre les cornes des nations. Mais les *hârâschim*, désignés par ce nom seul à côté des constructeurs et des maçons (II Rois XXII, 6 ; cf. II Chron. XXXIV, 11), sont bien des charpentiers ou des menuisiers : il s'agit d'acheter d'une part du bois, d'autre part des pierres de taille, pour réparer le temple. La même traduction paraît naturelle quand cette désignation fait pendant à celle des serruriers (II Rois XXIV, 14, 16) ou des tailleurs de pierre (II Chron. XXIV, 12 ; Esdras III, 7). Dans Esaïe XI, 19-20, un des nombreux textes de l'Ancien Testament qui s'efforcent de ridiculiser l'idolâtrie en montrant que les dieux des païens ne sont que des images faites de main d'homme, le même nom, en hébreu et en grec, s'applique d'abord au fondeur, ensuite à celui qui taille et sculpte le bois. Comp. Jér. X, 3 ; Ep. de Jér. vers. 7 et 45. Mais dans la Sapience, dont le grec est la langue originale, le *tektōn* faiseur d'idole est un habile menuisier, sculpteur à ses moments de loisir (XIII, 11 et ss.).

En somme, dans l'Ancien Testament grec, sous l'influence de l'acception large de l'hébreu *hârâsch*, le mot τέκτων, qui le traduit, s'écarte souvent de l'usage classique. Mais on constate, même pour *hârâsch*, une certaine prédominance du sens : *artisan qui travaille le bois*.

Au reste, les compatriotes de Jésus ne parlaient pas l'hébreu, mais l'araméen. Le mot de cette langue dont ils ont dû se servir est נָגֵר, au sens déterminé נָגָרֶן. Dans l'évangéliaire araméen des chrétiens de Palestine, τέκτων est rendu par ce mot⁽¹⁾ ; il est traduit dans les versions syriaques par le terme correspondant *nagôrô* (il n'y a entre l'un et l'autre qu'une différence de prononciation)⁽²⁾. La Peschitto de l'Ancien Testament et les Targoums se servent respectivement de *nagôrô* et de *naggârâ* pour traduire *hârâsch*. Mais le mot araméen, comme le mot syriaque, a par lui-

⁽¹⁾ Cf. DALMAN, *Les itinéraires de Jésus*, trad. par Jacques Marty, p. 105, note I.

⁽²⁾ Voir le *Thesaurus syriacus* de R. PAYNE SMITH, t. II, col. 2286. — Je profite surtout des généreuses lumières que je dois à une lettre de M. Paul Humbert.

même un sens plus précis que le mot hébreu. Sa signification ressort clairement de la littérature talmudique. Celle-ci, dit Dalman, « ne connaît pas de charpentiers spécialisés, mais, à côté du maçon (*bannay*), elle nomme le *naggâr* qui était aussi bien charpentier que menuisier, ouvrier du bois en général ». Il est dit par exemple qu'on risque, dans l'atelier du *naggâr*, d'être atteint par des éclats qui volent ça et là ; que le *naggâr* fabrique des caisses, des armoires, des chaises, des bancs ; que Dieu est un *naggâr* parce que, d'après le Psaume civ, 3, il a fait avec des planches sa demeure dans les eaux (dans la région des eaux supérieures) ⁽¹⁾.

A côté des versions syriaques, les versions coptes, la version éthiopienne et l'arménienne donnent aussi à τέκτων le sens de charpentier. De même la version gothique, à ce que nous apprend le R. P. Höpfl ⁽²⁾. Ajoutons qu'il y a à Hébron un lieu consacré par les musulmans, on ne sait d'ailleurs pourquoi, à la mémoire de *Sidna Yousef en-nadjar* (Seigneur Joseph, le charpentier) ⁽³⁾.

Quant aux versions latines, elles font de Jésus, comme de Joseph, un *faber*. L'emploi de ce mot rappelle celui de *hârâsch* en hébreu. D'une acceptation plus large que τέκτων, il est souvent accompagné d'un adjectif qui désigne la matière du travail : *tignarius*, quelquefois *lignarius*, pour le charpentier ; *aerarius*, *ferrarius*, etc., pour les ouvriers en métaux. C'est cependant *faber tignarius* qui se rencontre le plus fréquemment. Employé seul, *faber* paraît sous-entendre *tignarius* dans la plupart des cas ⁽⁴⁾, mais peut aussi désigner un ouvrier en métal, ce que τέκτων ne fait presque jamais. C'est la principale différence d'usage entre le mot latin et le mot grec. Plaute, dans les *Mostellaria*, applique aussi bien le nom de *faber* à celui qui frappe des monnaies de plomb (IV, 2) qu'à celui dont l'ouvrage est détruit par le vent briseur de tuiles, par la pluie qui pénètre les murs et pourrit les bois (I, 2). On appelait indistinctement *fabri* les travailleurs qui accompagnaient les armées romaines ⁽⁵⁾.

« L'histoire du mot est un peu un chapitre de l'histoire des métiers à Rome », dit Camille Jullian dans le *Dictionnaire des antiquités*

⁽¹⁾ DALMAN, *op. cit.*, p. 104-105. — ⁽²⁾ Art. cité, p. 46-47.

⁽³⁾ E. LE CAMUS, *Notre voyage aux pays bibliques*, 1896, t. II, p. 36-37. — *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux, t. III, col. 556.

⁽⁴⁾ Ainsi dans la lettre où Pline le Jeune demande à créer un collège de *fabri* à Nicomédie (*Ep. ad Traj.* 33, 3 ; réponse 34, 1).

⁽⁵⁾ TITE-LIVE, I, 43, 3 : *Additae buic classi duae fabrum centuriae quae sine armis stipendia facerent.*

grecques et romaines de Darembert et Saglio⁽¹⁾. Il est vraisemblable, selon lui, que comme *materies* a d'abord signifié *bois*, *faber* s'est entendu d'abord du charpentier seulement. Ensuite, au fur et à mesure que naissaient de nouvelles industries, on les groupa sous cette antique appellation tout en les caractérisant par diverses épithètes. Tandis que le grec eut deux noms pour distinguer l'ouvrier en bois et l'ouvrier en métal, qui ont dû coexister en Grèce de très bonne heure, le latin réunit donc en une seule les deux dénominations de τέκτων et de χαλκεύς. Toutefois, le souvenir de l'acception première se manifeste pendant l'époque classique par la plus grande fréquence de l'emploi de *faber* tout court pour *charpentier*. Sous le Bas-Empire, en revanche, le sens du mot tend à se limiter au travail du fer. Le forgeron devient l'ouvrier par excellence, ce qu'était autrefois à Rome le charpentier.

Telle que l'explique le savant français, cette évolution sémantique a de l'intérêt pour l'histoire de l'interprétation de nos textes. Saint Jérôme a terminé en 385 sa traduction du Nouveau Testament, qui n'était d'ailleurs qu'une révision de versions latines beaucoup plus anciennes. Celle de l'Ancien Testament, qu'il fit sur l'original en s'aidant des LXX et des autres versions grecques de la Bible hébraïque, fut achevée en 405. On ne doit pas s'étonner que la vulgate dise *faber* où l'hébreu parle du *hârâsch* (LXX χαλκεύς) qui souffle sur les charbons ardents (Es. liv, 16) ; que d'autre part elle traduise Mat. XIII, 55 et Marc VI, 3 comme elle le fait : *Nonne hic est fabri filius ? — Nonne hic est faber ?* Cette traduction n'élucidait pas la nature du métier de Joseph et de Jésus, et favorisait plutôt une idée différente de celle que le texte original évoquait dans l'esprit de tout lecteur de langue grecque. La plupart des Pères latins commentent le *fabri filius* en se référant explicitement ou implicitement à la parole sur le baptême d'Esprit et de feu (Mat. III, 11 ; Luc III, 16). Ainsi saint Hilaire : *Hic erat fabri filius, ferrum igne vincentis, omnem saeculi virtutem judicio decoquenter*. Pourtant, dans le sermon 5 sur l'Epiphanie attribué à saint Augustin (mais contesté), *faber* est illustré par le symbole de la cognée à la racine de l'arbre (Mat. III, 10 ; Luc III, 9). Saint Ambroise cumule les images qui conviennent aux deux métiers, celui du charpentier et celui du forgeron : *Pater Christi igni operatur et Spiritu, et tanquam bonus*

⁽¹⁾ T. II, 2, p. 948.

animae faber vitia nostra circumdolat, cito securim admovens arboribus infecundis, secare doctus exigua, [...] rigida mentium Spiritus igne mollire, etc. (1).

V

L'opinion des Pères et écrivains ecclésiastiques grecs a beaucoup plus de valeur, étant fondée sur l'usage de la langue même dans laquelle sont écrits les évangiles.

Saint Justin, dans son *Dialogue avec Tryphon* (88, 8), a ce curieux passage : « Quand Jésus vint au Jourdain, il passait pour être le fils de Joseph le charpentier ; comme le proclamaient les Ecritures, son aspect était sans beauté ; il passait pour un charpentier, car il fabriquait, étant parmi les hommes, ce que les charpentiers fabriquent, des charrues et des jougs, enseignant par là les symboles de la justice et une vie active ». Le retour de l'expression « il passait pour... » (*τέκτονος νομίζομένου*) est en rapport avec la mention de la pauvre apparence du Sauveur : on l'eût pris pour un simple artisan. L'auteur ne doute pas que Jésus ait été charpentier : il se le représente fabriquant réellement des charrues et des jougs. Il s'agit évidemment de charrues fort primitives, comme on en voyait, comme on en voit peut-être encore en Orient : assemblage de deux pièces de bois dont l'une, la plus longue, sert de timon, tandis que l'autre, munie en haut d'une poignée, se termine en bas par une pointe recourbée armée d'un petit soc en fer, seule partie de ce grossier araire qui vienne de chez le forgeron (2). On peut être tenté de croire que la mention de ces objets, auxquels Justin prête un sens symbolique, lui a été suggérée par Luc ix, 62 (celui qui met la main à la charrue...) et par Mat. xi, 29-30 (chargez-vous de mon joug). Cependant charrues et jougs sont mentionnés dans l'Evangile de Thomas (xiii, 1), sans aucun symbolisme, comme étant l'ouvrage de Joseph. Cet apocryphe paraît avoir pour base un écrit primitif, d'origine gnostique, qui a pu exister au milieu du II^e siècle. Ce n'est pas à dire que Justin lui ait emprunté ce détail ; on pensera plutôt à un développement traditionnel, remontant assez haut, de la donnée évangélique, et qui vaut au moins comme preuve de la façon dont le mot de *τέκτων* a été compris.

(1) Cf. HÖPFL, art. cité, p. 47-48.

(2) Voir *Dictionnaire de la Bible* publié par F. VIGOUROUX, t. II, col. 602-605, fig. 215 et 216.

C'est aussi ce que nous montrent les Evangiles apocryphes, en brodant sur le thème des occupations de Joseph le charpentier⁽¹⁾. Dans le Protévangile de Jacques, Joseph travaille à construire des maisons (ix, 3 ; xiii, 1), mais c'est comme charpentier ; on le voit poser sa hache pour se rendre à la convocation du grand-prêtre (ix, 1). Le pseudo-Matthieu l'appelle *faber lignarius*. Il reproduit en la développant la mention des charrues et des jougs, et y ajoute la fabrication des lits en bois, pour introduire l'épisode du lit de six coudées et de l'embarras dont le petit Jésus tire miraculeusement son père adoptif (xxxvii). Cet épisode reparaît dans l'Evangile arabe de l'enfance (xxxix), où le client qui commande le lit, cette fois un lit de parade, n'est rien de moins que « le roi de Jérusalem ». Dans la rédaction arménienne du même ouvrage, le lit devient un trône magnifiquement sculpté, et de nouvelles commandes sont l'occasion de nouveaux miracles (xx, 8 et ss.). Vient ensuite l'histoire de l'établissement de Joseph et de Marie à Tibériade et de l'apprentissage de teinturier que Jésus y aurait fait (xxi). Joseph dit au patron à qui il confie l'enfant que celui-ci, âgé de neuf ans et deux mois, « a passé par beaucoup de métiers sans y persévérer » (!) Le livre arménien encadre dans cette histoire l'épisode de la teinture miraculeuse, rapporté par l'Evangile arabe (xxxvii) sans mention de Tibériade⁽²⁾. La légende de Jésus teinturier, rattachée ainsi à une tradition de séjour qui persistait encore à Tibériade au XII^e siècle, a passé chez les musulmans d'Arabie et se serait même répandue jusqu'en Perse. Mais le courant général de la tradition chrétienne, concernant le métier de Jésus, n'en a pas été influencé.

Personne ne songera à invoquer les récits des apocryphes comme preuves de fait. Ils prouvent cependant que le mot τέκτων, lu dans nos Evangiles, ou le mot correspondant d'une antique version orientale, faisait régulièrement penser au travail du bois et à ses produits. Le titre de charpentier est donné à Joseph, comme inséparable de son nom, dans la relation que Jésus est censé avoir faite à ses disciples sur le mont des Oliviers, et qui existe en copte et en arabe : *Histoire de la mort de notre père, le saint vieillard Joseph le charpentier*

⁽¹⁾ Voir les textes annotés et traduits par Charles MICHEL et Paul PEETERS, 2 vol., dans les *Textes et documents* de la collection Hemmer et Lejay, 13 et 18.

⁽²⁾ Jésus s'amuse à jeter dans une cuve pleine d'indigo des vêtements qui devaient être teints de couleurs différentes. Colère du teinturier quand il voit le dégât. Alors l'enfant divin retire les vêtements de la cuve et chacun se trouve être de la couleur qu'on voulait.

(titre de la rédaction arabe). Et il est si bien admis que Jésus, ayant appris le métier de Joseph, savait faire les ouvrages qui ont le bois pour matière, qu'on tire de là des mots à effet. L'empereur Julien, raconte Sozomène (*H. E.* VI, 2), déclarait qu'après sa guerre contre les Perses il saurait mater les chrétiens, et que « le fils du charpentier » ne pourrait rien pour eux. Ce qui fit dire à un ecclésiastique d'Antioche : « Le fils du charpentier lui prépare un cercueil ». Le même propos est rapporté par Théodore (*H. E.* III, 18), mais comme ayant été tenu par un pédagogue chrétien en réponse à une question ironique du sophiste Libanius. Peu importe la forme primitive, peu importe même l'authenticité ou l'inauthenticité de l'anecdote. L'intéressant pour nous est de voir qu'on ne pouvait se représenter le genre de travail d'un fils de *tektōn* qu'en lui mettant les outils du charpentier ou du menuisier à la main.

Cette opinion a prévalu dans tout le moyen âge. Le R. P. Höpfl, auquel je ne puis ici que renvoyer le lecteur, signale comme exceptionnel le cas de Hugues de Saint-Cher († 1263), qui, à propos de Marc VI, 3, cite ces paroles du prophète Malachie : « Il s'assiéra comme celui qui affine et purifie l'argent » (III, 3), paraissant aussi comprendre le métier terrestre du divin *faber* comme celui du fondeur. Saint Thomas d'Aquin (*In Matthaeum evangelistam expositio*) commente en ces termes Mat. XIII, 55 : *Ipse enim putabatur filius Joseph, qui non erat ferrarius, sed lignarius.* Non pas forgeron, mais charpentier : l'opinion traditionnelle, confirmée ainsi par le Docteur angélique, se maintiendra jusqu'à l'époque moderne chez la généralité des commentateurs catholiques et protestants. Cependant, au temps du Concile de Trente, Guillaume Sirlet, futur cardinal et futur réviseur de la Vulgate, dans ses *Annotationes in Novum Testamentum*, donna tort à l'humaniste Laurent Valla (1407-1457), qui avait traduit *τέκτων* par *faber lignarius*⁽¹⁾. Cette traduction, selon Sirlet, précise trop, vu que le mot peut avoir plus d'un sens. Mais il la tient pour juste en fait ; il admet que le métier de Joseph fut bien celui qu'elle indique.

VI

Au point de vue de la langue, nous sommes au clair. Si le *faber* de la Vulgate pouvait nous faire hésiter, ce serait entre charpentier et forgeron. Mais nous avons affaire à l'original. Le sens que nos

⁽¹⁾ L'ouvrage de VALLA, *Annotationes in latinam Novi Testamenti interpretationem, ex collatione graecorum exemplariorum*, avait été publié par Erasme en 1505.

versions françaises donnent au terme grec est conforme à l'usage courant de ce terme et à la façon dont les plus anciens interprètes l'ont compris. Il est absurde de s'autoriser du mot *architecte* pour voir dans le *tektón* des Evangiles un bâtisseur qui serait plutôt maçon que charpentier. Αρχιτέκτων veut dire « maître des charpentiers » (Littré), et c'est par extension qu'on en a fait « maître en l'art de construire », quels que soient les matériaux de la construction.

Que penser maintenant de l'argument tiré de la rareté du bois de charpente, de son peu d'emploi dans la patrie du Sauveur ?

La Palestine est beaucoup moins boisée aujourd'hui qu'au premier siècle de notre ère. Dans sa description de la Galilée, Flavius Josèphe vante la richesse du sol en toute sorte de produits et en arbres de toutes essences (*B. J.* III, 3, 2). Cette contrée n'est plus ce qu'elle était autrefois. Elle garde cependant d'assez beaux vestiges de son antique fertilité. Citons Félix Bovet, dont le *Voyage en Terre sainte* est un livre classique, et dont le témoignage, vieux de près d'un siècle, n'est pas démenti par de plus récents observateurs du printemps galiléen : « En contemplant le vallon de Nazareth, par exemple, ou en passant sous les grenadiers en fleurs de Kefr Kenna, on peut se faire quelque idée de ce qu'était jadis ce pays, tel que le dépeint Josèphe [...] Partout, d'ailleurs, la campagne est verte et riante, et l'on voit encore des restes de ces arbres de toute sorte qui l'embellissaient. »

Alexandre Westphal, auteur de cette phrase étonnante : « Il n'y a pas de charpentier en Palestine », ne dit cependant pas qu'il n'y a point de bois en Galilée, ce que j'ai lu ailleurs. Voyez ses notes prises « de Haïfa au mont des Béatitudes »⁽¹⁾. Entre la chaîne du Carmel et les montagnes de Galilée, il admire « de grands bois d'oliviers », « de grandes plantations de mûriers ». Plus loin : « Bois de chênes ; très beaux arbres ». Vingt minutes avant Nazareth : « Palmiers, grenadiers, arbres fruitiers ». Sur la route qui descend de Nazareth vers Cana : « Bois de splendides oliviers ».

N'ayant jamais été en Terre sainte et ne pensant pas y aller jamais, j'ouvre encore, pour me renseigner plus à fond, la *Géographie de la Palestine* du R. P. Abel, un des maîtres de cette Ecole biblique de Jérusalem que fonda et dirigea le R. P. Lagrange, centre d'études, d'explorations et de fouilles d'où sont sortis tant de savants travaux.

(1) *Op. cit.*, II, p. 47 et ss.

Il signale, dans la Palestine actuelle, le pin, le cyprès, le térébinthe et le sumac, le platane oriental, le peuplier, diverses espèces de chênes ; et bien des arbres fruitiers, l'olivier naturellement et le figuier (ceux-ci sont les plus répandus), l'amandier, l'abricotier, le grenadier, d'autres encore, soit indigènes, soit importés. On voit le sycomore, l'arbre où monta Zachée, « prospérer à Jéricho et dans la plaine maritime »⁽¹⁾. Dalman, autre remarquable connaisseur du milieu palestinien, nous dit qu'il y avait, dans la Basse-Galilée comme ailleurs, des plantations de sycomores, qui fournissaient les pièces de charpente, mais que, cette essence étant devenue rare, on emploie actuellement plutôt le peuplier. « Les petits bois provenaient aussi des chênes et des térébinthes. Il y eut certainement des forêts sur la pente nord-ouest de la chaîne des montagnes de Nazareth »⁽²⁾.

Ce qui a disparu, en somme, ce sont les forêts qui couronnaient les montagnes et d'où provenait, évidemment, la majeure partie des bois de charpente. Mais de là à croire que, de nos jours, le bois n'entre pour rien, ou presque, dans la construction des maisons, il y a loin, on l'avouera. Dalman rectifie sur ce point les affirmations trop sommaires de l'auteur de *Connais-tu le pays ?* « Même aujourd'hui, dit-il, les maisons voûtées auxquelles pense Schneller ne sont générales que dans la Palestine du sud, tandis que dans le reste du pays, y compris Nazareth, la charpente en bois du toit plat s'appuie en général sur des arcs de maçonnerie. Dans le nord, au lieu de ces arcs, il y a des poutres reposant sur des piliers de bois ou de pierre. Tel devait être l'ancien art de bâtir en Palestine. »⁽³⁾

A propos de l'épisode bien connu du paralytique de Capernaüm, descendu par le toit à l'intérieur de la maison où Jésus prêchait (Marc II, 1-4), le R. P. Lagrange rappelle que d'après saint Jérôme (*Ep. 106*), les toits, en Palestine et en Egypte, sont plats et reposent sur des poutres transversales. Il ajoute que « c'est encore l'usage le plus répandu au bord du lac [...] D'un mur à l'autre, on jette de

⁽¹⁾ T. I, 1933, p. 205 et ss. — ⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 104.

⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 103. — Pour l'antiquité israélite, voir A.-G. BARROIS, *Manuel d'archéologie biblique*, t. I, 1939, p. 120 : « Le toit plat en terrasse représente le mode habituel de couverture des édifices publics et privés. Quelques solives plus ou moins soigneusement équarries supportaient un lattis sur lequel on étendait une couche d'argile tassée au rouleau. C'est de l'incendie de ces toitures que proviennent les masses de décombres à demi calcinés qui obstruent uniformément les ruines des cases qu'elles recouvraient. »

longues poutres de sapin ou d'eucalyptus ; au besoin, un ou plusieurs piliers les empêcheront de ployer ou permettront d'utiliser des poutres moins longues. Sur ces poutres, on dispose des traverses, qui supportent un clayonnage serré de roseaux ou même de bran- chages, et c'est sur ce réseau que l'on étend une couche d'argile, ou d'autre terre, pressée au rouleau. Si le bois manque (ce n'est pas le cas au bord du lac), les poutres seront remplacées par des arceaux de pierres, qui porteront les traverses et le clayonnage⁽¹⁾. Et si le bois manque tout à fait, sur les arceaux on alignera de longues dalles de pierre... » La présence de ce dallage paraît exclue, dans le récit de Marc, par la facilité avec laquelle une ouverture a pu être faite dans le toit. Il est peu probable que Luc, en parlant de *tuiles* (v. 19), se soit représenté une terrasse dallée, ou encore pavée de briques, comme on l'a supposé. Il aura plutôt pensé, n'étant pas du pays, à la couverture d'une maison gréco-romaine. Relativement facile, possible tout au moins dans les conditions qu'on peut supposer, le travail des porteurs du paralytique n'a pas dû être cepen- dant un jeu d'enfant. Enlever la terre battue, défaire l'entrelacement de rambles ou de roseaux, déplacer peut-être ou scier une ou deux traverses, de façon à avoir un espace libre entre deux des grosses poutres, ou entre le mur et la première poutre (Lagrange), descendre ensuite, en la soutenant avec des cordes, la couchette où gisait le malade — une telle opération, certes, ne se conçoit pas sans chute de débris et de poussière, ni sans bruit. Les assistants ont dû se garer, et le Maître s'interrompre, pendant ce travail de démolition partielle dont on ne dit pas ce que le propriétaire a pensé.

Il est intéressant de relever, dans une Palestine où le déboise- ment a exercé ses ravages, la persistance d'un type de toiture qui requiert pourtant le travail du *faber tignarius* (ou *lignarius*). S'agis- sant de Nazareth, l'abbé Le Camus, dont la relation a paru en 1896, écrivait : « La charpente proprement dite est rarement employée ici, où les bonnes maisons ont des toitures en voûte et les mauvaises se contentent de quelques couches d'herbes sèches et de terre glaise supportées par des arbres grossièrement travaillés »⁽²⁾. Dalman, remarquons-le, ne dit pas qu'on voie de ces maisons voûtées seule- ment dans le sud, mais qu'ailleurs elles ne sont pas les plus com- munes. Au reste, des arbres sur lesquels un toit repose ont bien dû

⁽¹⁾ Comp. plus haut les « arcs de maçonnerie » dont parle Dalman.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 204-205.

être façonnés, si grossièrement que ce soit, à la scie et à la hache. La remarque de Le Camus sur le rare emploi de la charpente à Nazareth ne l'a pas empêché de rapporter de la visite qu'il y a faite la jolie description que voici : « ... Et d'abord, que l'on nous montre un atelier de charpentier. Comme rien ne change dans ces pays de l'Orient⁽¹⁾, on est à peu près certain d'y retrouver ce qu'on voyait, il y a près de dix-neuf siècles, dans la modeste échoppe de Joseph. Nous faisons donc visite à plusieurs charpentiers, qui nous accueillent avec une touchante déférence. Ils fabriquent des charrues, des jougs, des fourches et quelques coffres grossiers destinés à servir d'armoires dans les maisons. Leur science et les besoins de la clientèle ne vont guère au-delà [...]⁽²⁾ Les instruments du charpentier sont rudimentaires. Une hache-marteau, quelques ciseaux, un maillet, morceau de bois très dur arrondi par un bout et aminci de l'autre, un vile-brequin tournant à l'aide d'une corde, quelques scies à poignée, suffisent à ces ouvriers, qui réussissent à se passer de l'étau en serrant entre leurs pieds nus la pièce qu'ils fabriquent tout assis. »⁽³⁾

Je possède un Nouveau Testament illustré, publié par la Société des livres religieux de Toulouse, où l'on voit un atelier nazaréen dont l'outillage est un peu moins primitif. Le jour qui entre par la porte d'une haute pièce voûtée éclaire un bel et bon établi. Deux planches à trous, fixées à la muraille, sont chargées de tout un assortiment d'outils qui peuvent être des perçoirs, des marteaux, des ciseaux, des limes. Une scie à châssis, une tarière, s'appuient de guingois contre le mur. Au-dessous pendent divers instruments qu'on distingue mal ; on remarque toutefois la forme anguleuse de ce qui doit être une équerre. Sur les traverses qui relient les pieds de l'établi, un rabot est posé. Dans un coin, une grande corbeille paraît attendre les copeaux qui jonchent le sol.

L'auteur d'une brochure parue en Amérique il y a quarante-cinq ans et dont j'aurai à reparler, Ernest Crosby⁽⁴⁾, rapporte ce trait

(1) C'était plus vrai il y a cinquante ans qu'aujourd'hui !

(2) Ici la phrase citée ci-dessus.

(3) *Op. cit., ibid.* — Dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, à l'article *Charpentier*, une figure montre à leur travail des charpentiers orientaux qui n'ont en effet pour étaux que leurs orteils. L'article *Nazareth* nous fait voir aussi, d'après une photographie, deux artisans qui travaillent accroupis, ayant en mains des branches courbes de médiocre grosseur. Vont-ils en faire des jougs ?

(4) *Was Jesus a Carpenter?* Reprinted from *The Craftsman*. Syracuse, New York (p. 15-16). — Cet intéressant petit écrit ne porte pas de date. Il m'a été signalé par un compte rendu paru dans le *Journal de Genève* du 29 décembre 1903.

que je n'ai pas vu cité ailleurs : « Les charpentiers de Nazareth, aujourd'hui, fabriquent de petits jougs et de petites charrues en miniature qu'ils vendent aux pèlerins et aux voyageurs, et je possède un exemplaire de chacun de ces objets, que j'ai achetés là-bas il y a quelques années. Ils ont pris cette idée dans Justin martyr. » La tradition attestée par saint Justin peut sans doute avoir été apportée à Nazareth par des clercs en pèlerinage et avoir suggéré aux braves artisans du lieu, fabricants de charrues et de jougs pour les besoins de leur clientèle rurale, l'idée d'en faire des modèles réduits *ad usum viatorum*.

On pourra me dire que le genre de travail que les visiteurs de Nazareth nous dépeignent n'est proprement pas un travail de charpentier. C'est vrai si l'on veut s'en tenir à la stricte définition du mot. Consultons Littré : « CHARPENTIER. Nom des artisans qui travaillent à façonner le bois en pièces, et qui les assemblent, suivant certaines règles, pour la construction des édifices de terre et des bâtiments de mer. » Le MENUISIER, lui, est l'« artisan qui travaille en bois, et qui fait dans l'intérieur des maisons les ouvrages qui ne sont pas de la charpente, par exemple les parquets, les armoires, les lambris, les tables, etc. » Je ne pense pas qu'à Nazareth on ait jamais fait beaucoup de parquetages ni posé beaucoup de lambris. Mais on nous parle de coffres qui servent d'armoires. C'est de la menuiserie, assurément. C'est de l'ouvrage pour « le bon maître huchier » du sonnet de Hérédia. Cependant bien des besognes, là-bas comme dans nos villages, réclament l'intervention d'un de ces précieux artisans qui sont, suivant l'occasion et la circonstance, charpentiers ou menuisiers. Comme on est heureux qu'ils ne se spécialisent pas trop ! Tel était le cas, selon toute apparence, quand Jésus grandissait entre Marie et Joseph. Citons encore le très pertinent Dalman : « La construction des maisons neuves et de leurs murs incombaît aux maçons. Nazareth avait apparemment les siens. Mais à côté d'eux on supposera un ou quelques ouvriers du bois, qui dressaient et posaient les poutres des toits, et en outre pourvoyaient aux besoins divers d'un village en pièces et objets de bois, tels que : charrues, jougs, tout ou partie (pièces de rechange), portes, coffres, bois de lit, etc. »⁽¹⁾

Tout cela paraît d'autant mieux vu que l'on sait la Galilée d'alors bien plus riche en bois ouvrable que celle d'aujourd'hui. Nous

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 104.

n'exagérerons pas, cependant, l'importance de la charpenterie nazaréenne, comme le professeur Klausner, plein de science rabbinique, nous y pousserait. Enumérant les métiers qui faisaient la renommée de certaines villes (la teinturerie à Migdal Çaba 'aya, la pêche à Bethsaïda, la fabrication des cruches à Kefar Hananya, les tissus à Sephoris, à Beth-séan, à Arbel), il termine en disant : « Quant à Nazareth, elle était apparemment la ville des charpentiers et des scieurs de bois. »⁽¹⁾ Les textes évangéliques n'en demandent pas tant. Mais Klausner suit ici l'opinion avancée par un autre docteur juif, Joseph Halévy, d'après qui le nom de la ville de Jésus ne serait autre que *Nesâreth*, liteau, planche, et qui pense aussi que la plaine de *Genesar* devait son nom à ce qu'elle était peuplée de charpentiers et de bûcherons⁽²⁾. Cheyne, de son côté, partant du radical araméen *n'sar*, scier, suppose une confusion de son entre samech et zaïn, ou un jeu de mots qui aurait fait dire « un charpentier » pour « un homme de Nazareth »⁽³⁾. Alors, remarque M. Guignebert, « rien ne garantirait plus que Jésus fût charpentier, et ne soutiendrait plus la vraisemblance que c'était là aussi le métier de son père »⁽⁴⁾. Mais ces hypothèses étymologiques ne peuvent être citées qu'à titre de curiosité. Il est clair que, d'après nos évangiles, « le charpentier », ou « le fils du charpentier », a dans la bouche des gens de Nazareth la valeur d'une désignation personnelle. Ce n'est pas qu'on doive admettre avec le R. P. Höpfl qu'il n'y eût qu'un seul homme de ce métier à Nazareth⁽⁵⁾ ; mais il pouvait y avoir, ces noms étant fort communs, d'autres Jésus (Ieschoua), d'autres Joseph, qui exerçaient d'autres professions.

VII

Une question reste à traiter. Si Jésus a manié la hache, la scie, le rabot, n'est-il pas surprenant qu'il ne fasse jamais allusion aux occupations de son état ? Ce n'est pas lui, c'est Jean-Baptiste qui parle de la cognée mise à la racine des arbres. La mention de cet outil (Mat. III, 10 ; Luc III, 9) vient corser l'image proverbiale de l'arbre qu'on coupe et qu'on met au feu, parce qu'il ne porte pas

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 259.

⁽²⁾ Cf. KLAUSNER, p. 343, note 4, et DALMAN, *op. cit.*, p. 85.

⁽³⁾ *Encyclopaedia biblica* de Cheyne et Black, article *Joseph*, vol. II, p. 2598.

⁽⁴⁾ *La vie cachée de Jésus*, 1921, p. 80.

⁽⁵⁾ Art. cité, p. 55.

de bon fruit, image qui se trouve aussi dans le Sermon sur la montagne (Mat. vii, 19). Il n'y a aucun indice professionnel à en tirer, non plus que de l'antithèse métaphorique du bois vert et du bois sec (Luc xxiii, 31). Mais d'autre part, que voit-on dans les paroles de Jésus qui prouve qu'il ait été un travailleur de la pierre et du mortier ?

La parabole de la maison bâtie sur le roc, de la maison bâtie sur le sable (Mat. vii, 24-27 ; Luc vi, 47-49), n'a rien qui soit nécessairement d'un homme du métier. Elle se présente sous deux formes. Dans Luc, ce qui distingue le bon constructeur, c'est qu'il creuse assez profond pour rencontrer le roc, tandis que le mauvais néglige d'assurer les fondements de sa maison. Ainsi l'accent est mis sur la peine qu'il faut se donner. Dans Matthieu, il n'est question que du choix de l'emplacement, par où se montre soit la sagesse soit l'impéritie du constructeur ; tout dépend de cette détermination initiale. L'application morale se fait plus facilement chez Luc. Ce n'en est pas moins sous la forme plus simple et plus frappante qu'elle a chez Matthieu (ou le roc, ou le sable !) que la parabole est le plus vraisemblablement sortie des lèvres de Jésus. Schneller affirme qu'en Palestine les fondements « reposent toujours sur le rocher, à quelque profondeur qu'il faille pour cela creuser le sol »⁽¹⁾. S'il en était ainsi il y a dix-neuf siècles, il faudrait admettre que la parabole telle qu'on la lit dans le troisième Evangile oppose un exemple de négligence exceptionnel, ou tout hypothétique, aux précautions qui étaient de règle quand on voulait bâtir. Lagrange, commentant Matthieu, dit au contraire : « Personne dans le pays ne se soucie de faire des fondations profondes : le sage bâtit sur la roche, l'autre sur un terrain peu résistant ». Dans ce cas il est possible, sinon certain, que Jésus ait pensé à des cas réels, qui avaient mis en lumière et en plein contraste les conséquences naturelles de la bonne et de la mauvaise façon d'implanter une maison. Quoi qu'il en soit à cet égard, on ne voit pas ce que la parabole pourrait devoir à l'expérience propre, spéciale, d'un entrepreneur ou d'un maçon. Elle n'avance rien d'étranger aux notions courantes, à l'idée générale qu'un contemporain de Jésus pouvait se faire des conditions de la solidité d'un bâtiment.

Comparer une famille, une race, une nation, une communauté à un édifice, c'est une figure de langage dont l'emploi peut être dit

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 54.

universel, et que les langues sémitiques affectionnent particulièrement. Voulant *fonder* une nouvelle société religieuse, Jésus n'a eu nul besoin d'emprunter aux habitudes d'un constructeur de profession la forme de la célèbre parole : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » (Mat. xvi, 18). Il est vraiment puéril de parler à ce propos du principe que Jésus a suivi comme architecte.

Et il est bien superflu d'expliquer par un souvenir de chantier ce qui est simplement une réminiscence de l'Ancien Testament. Dans la parabole des vignerons, la mention de la tour bâtie, du pressoir creusé (Mat. xxii, 33 ; Marc xii, 1) sont des emprunts à un apologue d'Esaïe (v. 2). Plus loin, l'image de la pierre que les constructeurs ont rejetée, et qui est devenue la principale pierre de l'angle (Mat. xxii, 42 et par.) est directement fournie par le Psaume cxviii, v. 22.

D'autres paroles, où l'on veut voir un écho des préoccupations de l'ex-entrepreneur, font appel à des expériences, à des évidences qui sont humaines, sans plus. « Quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye d'abord et ne calcule la dépense, pour voir s'il a de quoi l'achever ? » (Luc xiv, 28). N'y a-t-il qu'un maître maçon qui puisse tenir ce langage ? Non, pas plus qu'il n'est nécessaire d'être roi ou chef d'armée pour savoir qu'il est bon de réfléchir avant de marcher avec dix mille hommes à la rencontre d'un adversaire qui en a vingt mille à sa disposition (*ibid.*, v. 31).

Les évangiles synoptiques racontent que, comme Jésus sortait du temple après y avoir enseigné, trois jours avant sa Passion, ses disciples voulurent lui faire admirer soit la masse colossale des pierres du mur d'enceinte, soit la beauté du sanctuaire lui-même et la richesse des offrandes qui l'ornaient (comp. Mat. xxiv, 1 ; Marc xiii, 1 ; Luc xxii, 5). La vue de cet édifice, centre et foyer du culte national, était capable de frapper des gens du peuple, si peu ferrés qu'ils fussent en architecture, et de leur inspirer de la fierté. Les compagnons de Jésus auraient aimé que leur maître s'associât aux sentiments qu'ils éprouvaient devant tant de luxe et tant de grandeur. Mais tout ce qu'ils obtinrent de lui, c'est la sinistre prophétie de la destruction du temple : « Il ne restera ici pierre sur pierre qui ne soit renversée » (Mat. xxiv, 2 et par.). Il est parfaitement gratuit de supposer que c'est comme expert en l'art de bâtir qu'il avait été sollicité d'exprimer quelque admiration ; en tout cas ce n'est pas comme tel qu'il répond, mais comme possédant la connaissance de l'avenir. Quant à l'éigmatique parole : « Détruisez ce temple, et

je le relèverai en trois jours » (Jean 11, 19), parole qui paraît avoir été confondue avec l'annonce de la destruction du temple (voir les rapports des témoins au procès de Jésus et les sarcasmes de ses insulteurs en face de la croix), elle fait attendre un signe de divine puissance et se passe de toute allusion à la profession que Jésus aurait exercée à Nazareth.

On m'a rapporté ce propos d'un moderne et authentique maçon : « Donnez-moi un marteau et j'abats une maison ». Il faudrait, pour plus d'exactitude, rendre l'accent italien du sujet et remplacer *abattre* par une locution plus énergique. Cette phrase énonce, sous une forme vive et ramassée, une grande vérité : ce qui est fait peut toujours être défait ; aucune démolition n'est impossible à qui sait s'y prendre et a en main l'outil qu'il faut. On peut le dire sans irrévérence : si haute qu'en soit la portée, les sentences et paraboles de Notre-Seigneur, par leur tour populaire, par le suc précieux qu'elles tirent de la commune expérience humaine, ne sont pas sans rapport avec la formule du maçon philosophe. Mais aucune ne me paraît offrir l'équivalent de cette signature artisanale : « Donnez-moi un marteau... »

Un des papyrus découverts à Oxyrhinque, en 1896-1897, par Grenfell et Hunt, donne comme étant de Jésus, entre autres, cette parole : « Ote la pierre, et tu me trouveras là ; fends le bois, et j'y suis ». Autrement dit : Je ne suis jamais loin de ceux qui me cherchent avec ardeur⁽¹⁾. Pierre à soulever, bois à fendre, obstacles que l'âme doit vaincre dans son élan vers Celui dont la présence spirituelle la récompensera. L'accouplement de ces deux images est peut-être ce qu'on pourrait invoquer de mieux — ce n'est pas beaucoup dire — en faveur de l'opinion d'après laquelle Jésus aurait été à la fois charpentier et maçon. Mais ce logion est-il authentique ?

L'absence de toute allusion au travail du bois, dans les discours des Evangiles, peut paraître étonnante. Mais tout étonnement ne disparaît pas si l'on admet que l'occupation essentielle de Joseph et de Jésus était de construire des maisons, à moins de supposer en même temps qu'il ne se bâtissait à Nazareth que des maisons en pierre. Et c'est là une idée qu'il faut écarter, nous l'avons vu. Un entrepreneur-maçon n'eût-il à se faire charpentier que pour préparer et poser les poutres des toitures, il lui fallait pour cela des

⁽¹⁾ Ce qu'on peut déchiffrer des mots du contexte semble donner une réplique à Mat. xviii, 20.

connaissances spéciales, un outillage approprié. Crosby fait remarquer que la variété des bois de travail, la nature diverse de leurs fibres, l'usage des différents outils, la façon et la mise en place des pièces de la charpente auraient pu fournir matière à bien des comparaisons, à bien des paraboles. Mais Jésus n'a pas exploité cette veine dans son enseignement. Crosby en conclut qu'il n'a jamais été charpentier et que Joseph, s'il le fut, avait cessé de l'être ou était mort avant que Jésus fût en âge de garder dans son cœur des impressions de ce métier. L'auteur américain doit naturellement, pour rendre cette conclusion acceptable, récuser le témoignage de Marc vi, 3, comme reproduisant une assertion qui pouvait être erronée, et arguer du fait que Mat. xiii, 55 ne parle que du métier de Joseph.

Mais il ne croit pas non plus, et là est l'intérêt de son étude, que le fils de Marie ait été artisan de la pierre, ni qu'il ait exercé aucune profession artisanale. Selon lui, le plus vraisemblable est que Jésus a été cultivateur. Il passe en revue tous les passages où le Fils de l'homme se montre attentif aux phénomènes de la nature, se plaît à parler des travaux des champs, de la culture de la vigne et des arbres fruitiers, des soins à donner aux animaux domestiques, des occupations et des devoirs du berger. Tous ces textes sont bien connus. Schneller lui-même convient que, dans les discours de celui dont il veut faire un ex-maçon, les comparaisons agricoles sont les plus nombreuses. Il pense donc que, comme la plupart des maçons qu'il a vus à l'œuvre dans sa paroisse de Bethléem, Jésus s'est occupé accessoirement d'agriculture⁽¹⁾.

Rien n'empêche d'admettre qu'un artisan de Nazareth ait eu à côté de sa profession une occupation accessoire. Alors comme aujourd'hui sans doute, là où la plupart des habitants vivaient de l'agriculture, ceux qui exerçaient un autre métier avaient bien des occasions de prendre leur part des besognes agricoles, soit qu'ils eussent eux-mêmes un lopin de terre à cultiver, soit qu'ils fussent invités à donner un coup de main à des parents, amis ou voisins, dans les moments de presse, aux moissons par exemple ou aux vendanges. Mais, si tant d'allusions aux travaux de la campagne ne prouvent pas que ceux-ci aient été le principal gagne-pain de Jésus, il est d'autant plus difficile de voir dans ses allusions, beaucoup moins fréquentes, à l'art de bâtir, la preuve qu'il avait fait le métier de constructeur.

(1) *Op. cit.*, p. 52.

Crosby est utile pour neutraliser Schneller. Il ne considère pas seulement le plus de fréquence des images empruntées aux scènes de la vie rurale et aux spectacles de la nature ; il fait état de leur qualité, selon lui plus vécue. Nous pouvons, dit-il en substance, tirer de l'enseignement de Jésus un tableau complet des conditions d'existence de son peuple, une peinture vivante de la société de son pays et de son temps. Sur tout ce petit monde, il promène le regard d'un admirable observateur. Mais quand il traite de n'importe quelles besognes autres que celles d'un travailleur de la terre, ses paroles ne donnent pas l'impression qu'il y ait mis la main en personne. En revanche, « si nous passons à ses allusions au monde rural, celui des champs de blé, des vignes et des troupeaux, nous avons le sentiment d'entrer dans un domaine dont il parle avec la connaissance technique d'un expert »⁽¹⁾.

On regrette presque de ne pouvoir souscrire à ce jugement. Mais il n'y a pas une telle différence entre les paroles de cette catégorie et les autres. Prenons la parabole du semeur. Crosby déclare qu'elle ne peut être que de quelqu'un qui a semé lui-même. Est-ce bien sûr ? Certes, le sort qui attend les grains, selon la nature du sol où ils tombent, est décrit d'une manière conforme aux conditions du climat ; conforme aussi, ajoutent volontiers les exégètes, à la manière fort primitive dont les champs étaient cultivés. Toujours est-il que la parabole, visiblement conçue et développée en vue de l'application religieuse qui doit en être faite, suppose chez l'homme qui sème une inattention excessive, un bien faible souci d'éviter la perte d'une part considérable de la semence⁽²⁾. Et la fertilité supposée de la bonne terre, qui répond à un souvenir de la Genèse (xxvi, 12), dépasse de beaucoup le rendement des meilleures années, même dans les champs aujourd'hui les mieux cultivés. Le but est de montrer que la parole divine ne fructifie que dans les cœurs bien disposés, et ceux-ci ne sont pas le grand nombre, mais elle y fructifie abondamment. Les auditeurs, même familiarisés avec l'ouvrage des semaines, ont assez l'habitude du *mâchâl* oriental pour deviner que le conteur a une leçon à donner et qu'elle justifie les libertés qu'il prend avec les données du réel.

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 9.

⁽²⁾ Le R. P. Buzy, dans son volume *Les paraboles (Verbum salutis VI)*, 8^e éd., 1932, p. 11, montre bien les anomalies du tableau.

Je n'ai pas voulu démontrer par les considérations qui précèdent que l'auteur de la parabole du semeur n'a jamais semé. Il se peut qu'il l'ait fait. Mais la parabole n'en donne pas la preuve et surtout ne prouve pas que ce fût là une des tâches ordinaires de son métier. La vérité est qu'il parle comme ayant au plus haut degré l'intuition des symboles que les choses de la nature prêtent à l'expression des réalités spirituelles. Il voit une attention particulière au grand cycle végétal qui va de la germination à la fructification. Voir, à côté de la parabole du semeur (ou de la semence dans les quatre terrains), celles de la semence qui croît lentement, du grain de sénevé qui devient arbre ; et, quant à ce que la culture rencontre dans la nature d'hostile ou de décevant, les paraboles de l'ivraie et du figuier stérile. Il médite sur le mystère du grain dans la terre, du grain qui meurt pour donner du fruit (Jean XII, 24). Le vieux thème symbolique de la vigne, objet de tant de soins, et dont l'infécondité appelle le châtiment dû à l'ingratitude (Es. v, 1 et ss. ; Jér. II, 21), ce thème il le reprend, mais pour en user à sa manière, soit dans une parabole où ce n'est plus la vigne qui se comporte mal, mais les vigneron qui agissent criminellement (Mat. XXI, 33-41 et par.), soit dans l'allégorie où lui-même est le cep, son père le vigneron, ses disciples les sarments (Jean XV, 1 et ss.). On voit bien en tout cela un « art merveilleux », pour parler comme Klausner, et à vrai dire plus que de l'art ; mais où est la marque technique qui décèlerait la compétence spéciale du cultivateur ?

De même, s'appropriant la comparaison, très fréquente dans l'Ancien Testament, du peuple élu à un troupeau que Dieu chérit, Jésus parle des « brebis perdues de la maison d'Israël » (Mat. XV, 24), de la brebis égarée que son maître cherche, cherche, et enfin se réjouit d'avoir retrouvée (Mat. XVIII, 12 et ss. ; Luc XV, 3 et ss.). Il décrit le jugement dernier comme un triage des brebis d'avec les boucs (Mat. XXV, 32-33). Il montre les brebis entrant au bercail quand le maître leur ouvre la porte, sortant quand il les appelle, obéissant à sa voix qu'elles distinguent de toute autre. Il sait que, confiées à un mercenaire, elles ne sont pas bien gardées. Et il dit : « Je suis le bon berger » (Jean X, 1 et ss.). Il tire de ces images un enseignement sublime, mais dont la sublimité n'a que faire de s'expliquer par « une connaissance spéciale des devoirs du berger »⁽¹⁾.

(1) CROSBY, p. 12.

Il dit aussi : « Chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche, le jour du sabbat, et ne le mène-t-il pas boire ? (Luc XIII, 15). Cette phrase n'est pas d'un citadin, mais elle peut être de quelqu'un qui n'a jamais possédé de bœuf ni d'âne ; de quelqu'un même qui n'a jamais eu à conduire un de ces animaux à l'abreuvoir.

Dans la parabole du grand festin (Luc XIV, 15 et ss.), un des invités dit pour s'excuser : « J'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir ». Un autre : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ». Excuses de paysans, comme Crosby le remarque. Mais, pour qui cherche à savoir ce qu'a été la vie de Jésus avant qu'il se manifeste au monde, cela n'a pas plus de signification que la raison alléguée par le troisième invité : « J'ai pris femme, c'est pourquoi je ne puis venir ».

VIII

En littérature, profane ou sacrée, c'est toujours un problème délicat que d'identifier un auteur, ou de déterminer ses antécédents, professionnels ou autres, d'après la nature de son vocabulaire, le choix de ses expressions.

Nous savons que l'apôtre Paul avait un compagnon qui s'appelait Luc et qui était médecin (Col. IV, 14). La tradition attribue au médecin Luc le troisième évangile et le livre des Actes, et il n'y a pas de bonne raison pour rejeter cette attribution. Mais on a voulu la confirmer par un argument littéraire. Hobart⁽¹⁾, Harnack⁽²⁾ et d'autres ont savamment insisté sur le « langage médical » qui distinguerait et authentifierait les écrits de saint Luc. A quoi il a été répondu par une contre-enquête qui ne laisse pas d'affaiblir cette démonstration⁽³⁾. S'il y a dans le troisième évangile et dans les Actes, quand il s'agit de malades, de maladies, de guérisons, plus de termes dits médicaux que dans les écrits de Matthieu, de Marc et de Jean, c'est que Luc, en général, a une terminologie plus technique. Il se rapproche par là de la manière d'écrire des hommes cultivés de son époque, sans toutefois que son vocabulaire ait un caractère spécifiquement médical. On a remarqué d'ailleurs que les médecins grecs se servaient autant que possible de termes usuels. Luc écrivait donc comme un médecin pouvait le faire, et ce résultat

⁽¹⁾ *The medical language of St. Luke*, 1882. — ⁽²⁾ *Lukas der Arzt*, 1906.

⁽³⁾ CADBURY, *The style and literary method of Luke and Acts*, 1919.

nous suffit. Nous ne dirons pas que seul un médecin pouvait écrire comme il le fait. Le chapitre 27 du livre des Actes dénote chez l'auteur de remarquables connaissances dans un domaine spécial. Mais c'est dans celui de la navigation. Personne n'a jamais soutenu que ce livre eût pour auteur un marin.

Saint Paul avait un gagne-pain, ses épîtres nous l'apprennent (I Thess. II, 9 ; II Thess. III, 8 ; I Cor. IX, 6, 12, 18). Mais lequel ? Ses épîtres ne nous l'apprennent pas. Ce n'est que par un mot du livre des Actes que nous savons qu'il était, comme Aquilas et Priscille, « faiseur de tentes » (xviii, 3). L'emploi figuré du mot *tente*, pour désigner notre corps terrestre, dans la deuxième épître aux Corinthiens (v, 1, 4), ne suffirait certes pas à nous renseigner sur sa profession.

Jésus de Nazareth ne nous a laissé aucun écrit. Dans les relations écrites par les témoins de sa vie, ou par leurs disciples et continuateurs, il n'est parlé que fort incidemment du métier qu'on l'avait vu exercer. Si nous n'avions pas les deux textes qui ont fait le sujet de cette étude, nous pourrions bien penser qu'il n'avait pas vécu dans l'oisiveté une bonne trentaine d'années. Et en l'absence de tout renseignement positif sur la nature de son travail, nous pourrions, puisque les images et comparaisons de ses discours sont empruntées surtout à la vie rurale, tenir pour plausible ce que Crosby tient, à tort, pour « assez certain ». Nous nous représenterions volontiers Jésus comme ayant vécu du travail de la terre. Mais les deux textes de Marc et de Matthieu sont là, et il n'y a pas lieu d'en faire abstraction.

Donc Jésus a grandi auprès d'un artisan qui lui a appris son métier, le métier qu'indique le mot *tektōn*, en araméen *naggār*, c'est-à-dire menuisier, ou charpentier, ou mieux encore charpentier-menuisier. Il est conforme aux vraisemblances, sinon au sens même des mots⁽¹⁾, que Joseph et Jésus aient eu à s'occuper de constructions, puisque beaucoup de maisons avaient des toitures portées par des poutres. Mais on n'est pas fondé à dire qu'ils fussent maçons de leur état ; les paroles du Seigneur relatives à des bâtiments construits ou détruits n'imposent nullement cette conclusion. Quant à faire d'eux des forgerons, ce n'est pas le *faber* des traductions latines qui nous y induira. On ne peut exclure à priori, chez ces artisans,

⁽¹⁾ Daniel-Rops (*Jésus en son temps*, 1944, t. I, p. 129) s'avance trop en disant que *tektōn* et *naggār* « signifient à la fois menuisier et maître-constructeur ».

un certain cumul de besognes. Cependant rien ne prouve qu'il faille les regarder comme étant à la fois charpentiers-menuisiers et maçons ; encore moins admettra-t-on qu'ils aient ajouté à ces deux ou trois métiers le travail de la forge, comme le veut la Bible du Centenaire.

Pourquoi, dans ce qui nous a été transmis de ses discours, Jésus ne fait-il jamais allusion à l'ouvrage du *tektōn*, ou *naggār* ? Nous n'en savons rien. Sa vie antérieure au baptême a été appelée justement sa « vie cachée ». Cachée elle restera. Après les récits de la Nativité, après l'épisode de la visite au temple à l'âge de douze ans, le voile du mystère nous dérobe une période sur laquelle les historiens et les psychologues voudraient bien « se pencher » (cette expression un peu prétentieuse est à la mode). Ce silence, rompu par les apocryphes, mais nous savons comment, « est conforme », dit Klausner, « à l'usage des Juifs anciens. On ne s'intéressait à la vie d'un grand homme qu'après l'apparition de celui-ci sur la scène de l'histoire »⁽¹⁾. C'est vrai, mais il y a ici plus qu'un grand Juif. Si la vie humaine du Christ n'est pas un mythe, l'existence d'un Evangile primitif et tout humain, qu'on se flatte d'opposer au dogme de l'Eglise, en est bien un. Nos évangiles sont déjà des « documents ecclésiastiques », si l'on veut dire par là qu'ils proposent déjà à la croyance chrétienne un objet qui appelle la christologie de saint Paul et les décisions des conciles. Notre piété est curieuse, avide de détails, et c'est naturel. Elle voudrait en savoir davantage sur les années que Jésus a passées à travailler dans l'atelier de Joseph. Mais l'histoire de ces années ne pouvait rien ajouter d'important à ce qui concernait la venue dans le monde, la manifestation au monde, la mort rédemptrice et la glorification de l'Homme-Dieu. On ne prête que par pure hypothèse à Jésus lui-même la complaisance avec laquelle nous remuons nos souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Un des mérites à reconnaître au *Jésus en son temps* de Daniel-Rops, c'est que l'auteur de ce livre, où tout n'est pas d'égale qualité, a bien vu et bien marqué que le maître des chrétiens « est de l'histoire, mais dépasse l'histoire »⁽²⁾. L'histoire, Jésus la dépasse, et la psychologie, il la défie. Humainement parlant, le mystère de sa personnalité demeure entier.

Emile LOMBARD.

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 350. — ⁽²⁾ *Op. cit.*, t. I, p. 8.